

Table des matières

p.	11	Préface de Marc Cheymol
	19	Avant-propos
		<i>Décrire et apprivoiser l'ailleurs</i>
		1 ^e partie
	25	Chapitre 1
		<i>Ailleurs et altérité</i>
		1.1. « Chacun est le barbare de l'autre », 25
		1.2. Le saut dans l'inconnu, 26
		1.3. La différence comme scandale, 28
		1.4. L'ambivalence du mythe du « sauvage », 29
		1.5. Les signes de la différence, 30
		1.6. Les avatars de l'altérité, 35
	39	Chapitre 2
		<i>L'île, prison ou carrefour ?</i>
		2.1. Le thème de l'île, 39
		2.2. Les insulaires, 41
		2.3. La Sicile, île palimpseste, 43
	51	Chapitre 3
		<i>Un périlleux périple aux îles Lofoten : Pietro Querini</i>
		3.1. Voyage à rebours, 51
		3.2. Venise et le nord de l'Europe, 53
		3.3. D'un naufrage l'autre, 56
		3.4. Le journal de bord de deux officiers, 64
		3.5. Actualité de Querini, 66

- p. 69 Chapitre 4
Souvenirs extravagants d'un aumônier sur une galère vénitienne : Francesco Grassetto da Lonigo
 4.1. Un cadre politique mouvementé, 69
 4.2. Du soldat au courtisan et à l'honnête homme, 71
 4.3. Entre terre et mer : La république de Venise, 72
 4.4. Un aumônier pas comme les autres, 74
 4.5. À la recherche d'un ailleurs, 79
- 85 Chapitre 5
En quête du continent austral : Álvaro de Mendaña et Pedro Fernández de Quirós
 5.1. À la recherche du paradis perdu, 86
 5.2. Renaissance du mythe du continent austral, 91
 5.3. La quête de Mendaña et de Quirós, 95
 5.4. Une nouvelle Jérusalem catholique, 101
- 107 Chapitre 6
Deux marchands florentins sur la route des Indes
 6.1. Voyageurs italiens dans l'océan Indien du xiv^e au xvi^e siècle, 107
 6.2. Aspects de la culture dans la Toscane des Médicis, 112
 6.3. Témoignages de Filippo Sassetti et Francesco Carletti en Inde, 116
 6.4. L'Inde toujours, 120
- 121 Chapitre 7
Écriture et mercatura : Filippo Sassetti
 7.1. Le négoce et les lettres à la fin du xvi^e siècle, 121
 7.2. Un témoignage aux multiples facettes, 126
 7.3. Le rêve indien, 130
- 135 Chapitre 8
L'ailleurs au féminin : Francesco Carletti
 8.1. Une description insolite du corps féminin, 137
 8.2. La sensualité de Carletti, 142
- 145 Chapitre 9
Un éloge de l'écriture : Jean de Léry
 9.1. Jean de Léry et la question de l'Autre, 145
 9.2. L'écriture huguenote et l'Histoire, 150
 9.3. Écritures de l'errance, 154

*Écrire pour exister et pour résister*2^e partie

- p. 161 Chapitre 10
La chaîne, la rame et la plume : Témoignages au fil de l'eau
 10.1. Galères et galériens, 161
 10.2. La production textuelle, 162
 10.3. Anonymes, 164
 10.4. Matheo de Brizuela, 165
 10.5. Luigi Tansillo, 167
 10.6. Jean Marteilhe, 169
- 175 Chapitre 11
Un galérien musicien et poète : Aurelio Scetti
 11.1. Un musicien toscan pris en faute, 176
 11.2. Le mémoire de Scetti, 178
 11.3. La hantise turque, 182
- 187 Chapitre 12
Missionnaires et explorateurs en Nouvelle-France
 12.1. Les missionnaires : Pierre Biard et Gabriel Sagard, 188
 12.2. Les explorateurs : Marc Lescarbot et Samuel de Champlain, 190
- 195 Chapitre 13
L'écriture huguenote entre réalisme et utopie
 13.1. Les protestants et l'écriture, 195
 13.2. L'utopie du royaume d'Antangil, 199
 13.3. Du cosmographe à l'historien, 203
 13.4. Expériences sur le terrain, 208
- 211 Chapitre 14
Un jeune protestant réhabilite les Cafres
 14.1. Les avatars d'une émigration forcée, 213
 14.2. Un ethnographe avant la lettre, 217
- 221 Chapitre 15
L'utopie d'une république huguenote dans l'océan Indien
 15.1. Le refuge protestant, 222
 15.2. Une utopie mise en projet, 225
 15.3. Le gouvernement des hommes, 230

	15.4. Une description imaginaire, 234
	15.5. L'île d'Éden, 235
	15.6. Un projet mis en pratique, 236
p. 239	Chapitre 16
	<i>Une remise en question du mythe de l'Italie : Le Grand Tour de Misson</i>
	16.1. La Réforme et l'histoire, 240
	16.2. L'Italie missonienne, 248
251	Chapitre 17
	<i>Écritures croisées : Charles de Brosses relecteur de Maximilien Misson</i>
	17.1. Une écriture dialogique, 251
	17.2. Maximilien Misson, 254
	17.3. Charles de Brosses, 256
	17.4. De Brosses lecteur de Misson, 258
265	Bibliographie générale
301	Annexe

Préface

Une invitation aux voyages

« Rien n'est plus instructif que la lecture des voyages », reconnaissait Furetière, au XVII^e siècle, en définissant les voyages comme des « relations de voyages imprimées », tandis que pour Charles Sorel, les « Livres de Voyage » sont « les Romans des Philosophes ».

Le présent recueil – aboutissement de plus de trente ans de recherches – apporte la preuve d'une fascination pour les *voyages* qui remonte sans doute plus loin, pour cette littérature qu'on appelle aussi *viatique* ou, comme l'a proposé Luigi Monga, *hodéporique*. Et ce n'est pas un hasard si nommer les écritures du voyage – qui échappent même souvent à la littérature – pose un problème de terminologie. Marguerite Yourcenar a réhabilité pour ce faire un néologisme intéressant de la langue anglaise, *travelogue*¹, qui fait signe à une sorte de *logos* du voyage. Furetière, sensible à la polysémie, travaillait l'ambiguïté d'un terme qui recouvre à la fois le récit du voyage et le voyage lui-même ; Sorel, quant à lui, soulignait dans une formule choc la double vertu des voyages, de divertissement et de formation, voire d'exercice de la philosophie. À l'époque classique où, selon une heureuse formule, « Voyager et lire le voyage sont simultanément au goût du jour² », se trouve affirmée l'idée que le voyage est à lire avant d'être à écrire. Le voyageur capable de l'écrire est celui qui sait d'abord le lire ; tout homme apte à lire son voyage devient susceptible de l'écrire, même hors des champs littéraires constitués. C'est pourquoi, plutôt que de littérature, de « voyages » ou de « travelogues », on parle ici d'*écritures* : plus que les voyages ou les récits de voyage, ce sont les textes produits à l'occasion de leurs déplacements par ceux qui ont su les lire et les écrire, qui sont examinés dans « le rapport entre la création et la société », comme « forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire³ ».

1. « Une femme intelligente et hardie mêlait à ses récits de voyages un travelogue concernant d'étranges confins » (Marguerite Yourcenar, « Approches du Tantrisme », *Le Temps, ce grand sculpteur*, 1983).

2. Sylvie Requemora, « L'espace dans la littérature de voyages », *Études littéraires*, 34 (1-2), 2002, p. 254.

3. Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* [1953], *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 147.

On ne recherchera pas ici une théorie de l'écriture⁴ ; on y trouvera une défense et illustration des fonctions de l'écriture. Du reste, le titre est à entendre comme un complément de nom objectif plutôt que subjectif : il s'agit de montrer comment on a écrit l'ailleurs, et non comment l'ailleurs écrit ; de s'intéresser non pas aux écritures qui viennent d'ailleurs, mais à celles qui disent l'ailleurs, et de leur reconnaître la double vertu des « voyages » : servir à la fois pour le divertissement des lecteurs et pour leur « instruction », c'est-à-dire leur éducation scientifique, historique ou géographique, mais aussi leur édification morale⁵. Ainsi, en de multiples sens, le livre de Paolo Carile, qui examine ce logos de l'itinérance, est-il une invitation aux voyages.

Le statut littéraire des récits liés aux voyages prête non moins à équivoque que l'ambiguïté de leur dénomination : les considérer comme de la littérature relève surtout des limites que l'on assigne à cette Littérature que Roland Barthes écrivait avec une majuscule. À part des exceptions connues mais précisément valorisées en tant que telles (Chateaubriand, Flaubert, Nerval, ou Gautier), les récits de voyages appartiennent à des littératures qu'on appelait encore, quand Paolo Carile a entrepris ses recherches, « connexes ou marginales ». Les critiques l'ont pertinemment remarqué, « la littérature de voyage se situe dans un espace générique de frontière⁶ », voire intergénérique ou *frictionnel*⁷. Littérature de friction plus que de fiction, elle se situe dans un contact, parfois rugueux voire conflictuel, entre des langages, des modes de littéarité – la diction et la fiction⁸ –, des écritures, des religions, des cultures différentes. Souvent en rupture avec les « belles lettres », soucieuse au contraire de ne rapporter que du vrai et du vécu, elle leur emprunte cependant certains caractères : une trame narrative, un certain romanesque, un style.

Précisément parce que, dans l'esprit de leurs auteurs, ces textes ne relevaient pas des *litterae*, ils décroïsonnaient en quelque sorte l'écriture des modèles formels anciens, utilisés par les humanistes. Ils l'ouvraient aussi à une va-

4. Voir Ignace Jay Gelb, *Pour une Théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion, 1973 et Jean-Marie Klinkenberg, *Entre langue et espace. Qu'est-ce que l'écriture ?* Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 2018.

5. Charles Sorel, *La Bibliothèque française*, 1970, p. 146.

6. Maria de Fátima Outeirinho, « Des topoi de la littérature de voyage à son approche parodique », *Cuadernos de literatura comparada*, Porto, Instituto de literatura comparada Margarida Losa, 30, 6/2014, p. 121.

7. Ottmar Ette, *Literatur in Bewegung*, Vellbrück Wissenschaft, 2001. *Literature on the move*, New York/Amsterdam, Rodopi, 2003, "Travel literature as frictional literature", p. 31. *Literatura en movimiento*, Madrid, CSIC, 2008, "La literatura de viajes como literatura friccional", p. 38.

8. Voir aussi Gérard Genette, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991 et « Fiction ou diction », *Poétique*, 2003/2, 134, p. 131-139.

riété de thèmes proches de la vie concrète et quotidienne, aux problèmes économiques, sociaux et politiques du moment ?

Une autre ambiguïté concerne le type de déplacement, le terme de voyages ne recouvrant pas toujours des croisières d'agrément : de l'expédition commerciale entreprise à des fins lucratives à l'exil volontaire ou forcé pour des raisons politiques ou religieuses et à la condamnation au bague ou aux galères, l'intérêt du livre de Paolo Carile est d'interroger toutes les formes de « voyages », à partir d'un corpus de voyageurs français, italiens, espagnols, portugais, répartis sur quatre siècles, de 1343 à 1750, sans distinction de qualité littéraire, de statut social ou de convictions politiques ou religieuses. Il nous ramène ainsi à leur unique point commun, leur humanité souffrante, éberluée ou séduite par la rencontre de la différence, par cette confrontation avec l'Autre – dont l'ailleurs n'est que l'expression géographique –, par ses incroyables facultés d'adaptation et son impressionnante volonté de survivre.

Paolo Carile nous donne à lire les voyages qu'ont écrits, le plus souvent sans la moindre prétention de faire de la littérature, ni même la moindre intention de les publier, des négociants comme Querini, des émigrés comme Misson, des galériens comme Scetti ou Marteilhe, des prêtres embarqués comme Grassetto, des catholiques comme Marignolli ou Carletti, des protestants comme Léry ou Laujardière. Ils sont partis dans toutes les directions de la rose des vents, vers l'étoile polaire ou la Croix du Sud, vers l'Extrême-Orient ou vers l'Extrême-Occident, du Québec aux îles les plus reculées du Pacifique ; sans aller si loin, Paolo Carile étudie aussi les regards croisés de Misson et de Brosses sur cet ailleurs qu'est pour les Français l'Italie. Convaincu que l'altérité ne commence pas au-delà des mers, il ne s'en tient pas à « cette problématique de l'autre extérieur et lointain » que choisit Todorov : l'Italien ou l'Espagnol, au XVII^e siècle pouvait paraître au Français aussi exotique que l'habitant des terres australes. Vérité en deçà des Alpes, erreur au-delà.

Pour faire miroiter la complexité des écritures du voyage ou du déplacement, Paolo Carile adopte une triple attitude : comparatiste plus que littéraire, anthropologique plus que simplement historique, et « spirituelle » – au sens où cet adjectif « qualifie des textes qui traitent de la vie de foi dans la prière ou dans l'action¹⁰ » –, plus que religieuse ou morale.

9. Voir le chapitre 7 « Écriture et mercatura : Filippo Sassetti ».

10. Patrick Goujon, « Textes spirituels et existence chrétienne : la place évangélique du lecteur », *Recherches de Science Religieuse*, tome 97 (1), 2009, p. 13-32.

« Voyages, images, mirages » : c'est avec ce triptyque que Jean-Marie Carré¹¹ traçait le programme d'études du comparatiste, et dans le même esprit, Daniel-Henri Pageaux a caractérisé le comparatiste comme un *Homo viator* : « la connaissance de l'étranger est à la base de toute interrogation comparatiste¹² ». Par une sorte de mise en abyme, le critique lisant les voyages assume ainsi lui-même la condition de voyageur, avec les capacités d'ouverture à l'étranger qu'elle suppose. De même, Paolo Carile révèle le complexe chassé-croisé d'images, de représentations culturelles et d'enjeux dialogiques que Maria de Fátima Outeirinho a proposés comme caractéristiques de ce type d'écriture :

La littérature de voyage s'érige sur la construction de représentations culturelles, sur des auto et des hétéro-images presque toujours ancrées sur une mémoire et histoire collectives, à appartenance nationale et/ou transnationale, et sur une expérience d'un temps du présent médiatisé par le récit. Ces récits, ancrés sur un déplacement factuel, se construisent sur des enjeux dialogiques de tout ordre : les relations entre cultures, la culture d'appartenance et la culture-cible, la réflexion sur l'autre et sur soi-même, le va-et-vient dialogique entre les différents textes qui intègrent la bibliothèque mentale de celui qui écrit et son propre texte¹³.

Paolo Carile présente ces écritures de l'ailleurs – qu'il s'agisse d'un marchand éloigné qui rédige des mémoires pour sa famille, d'un pasteur exilé qui écrit pour influencer l'opinion et ranimer la foi de ses coreligionnaires, ou d'un galérien condamné à l'errance qui compose des vers pour donner du cœur à ses compagnons d'infortune – en fonction de ce qu'il appelle, après Carl Jauss, l'horizon d'attente d'un destinataire réel ou imaginaire. Se référant à l'analyse du discours, il étudie la fonction argumentative des textes, sur ces marges entre la littérature et la non-littérature, entre le procès-verbal ou le reportage et l'affabulation dramatique ou romanesque, et analyse l'éthos discursif – l'image que l'orateur ou l'écrivain construit de sa propre personne pour assurer sa crédibilité. D'un point de vue stylistique, il s'attache à rechercher la littérarité dans des textes sans prétention littéraire, en repérant des stylèmes d'ordre topique, botanique, zoologique, utilisés par l'auteur pour donner une

11. « Voyages, images, mirages » est le titre de la 3^e section du volume d'hommage (posthume) dédié à Jean-Marie Carré, *Connaissance de l'étranger* (Paris, Didier Érudition, 1964). Dans ce volume figure un article de Marcel Bataillon, « Remarques sur la littérature de voyage », que Daniel-Henri Pageaux tient pour programmatique.

12. Daniel-Henri Pageaux, « Le comparatiste Homo Viator », *Littératures et cultures en dialogue*, éd. Sobhi Habchi, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 12.

13. Maria de Fátima Outeirinho, *op. cit.*, p. 122.

couleur locale, pouvant aller jusqu'à l'intéressante expérience de « comparatisme linguistique » pratiquée par Sassetti, d'un entre-les-langues mettant en jeu l'italien et les langues locales parlées en Inde.

Comparatiste, Paolo Carile l'est donc par l'ouverture de l'analyse littéraire à la pluridisciplinarité. Il exploite le « romanesque », défini au sens barthésien comme « un mode d'investissement, de notation d'intérêt au réel quotidien, aux personnes, à tout ce qui se passe dans la vie ¹⁴ », qui n'est pas seulement le propre du roman. Si, dans l'histoire des genres littéraires, aux origines de l'épopée et du roman sont des récits de voyages – l'*Odyssee*, l'*Âne d'or*, les *Tiers, Quart et Cinquième Livre* de Rabelais – plus ou moins imaginaires, il en résulte que le roman emprunte souvent au voyage sa narrativité, voire sa structure même et que les récits de voyages ont la plupart du temps recours au romanesque. Du reste des aventures comme celles de Querini, Scetti ou Laujardière ressemblent plus à des fictions qu'à des histoires réellement vécues, comme Lévi-Strauss se plaisait déjà à le remarquer de celle de Léry : « l'histoire prend alors un tour si étrange que je m'étonne que nul romancier ou scénariste ne s'en soit encore emparé. Quel film elle ferait ¹⁵ ! ». On se prendrait presque à imaginer par exemple la rencontre de Cervantes et Scetti, se trouvant subitement nez à nez en pleine bataille de Lépante.

Mais alors que la critique littéraire s'intéresse à des individus – à des auteurs ou à des personnages – ou à des genres littéraires, Paolo Carile introduit en plus une dimension d'appartenance à un groupe ; dans ses études, les individus sont toujours liés à une société, soit celle des galériens, soit celle des protestants, ou celle de ces groupes de solidarité que constituent des équipages comme celui de Querini.

L'École des Annales apporte une référence sur laquelle s'appuient des analyses qui dépassent constamment la dimension événementielle pour s'intéresser à l'histoire des religions ainsi qu'aux enjeux économiques et sociaux. Les témoignages des voyageurs, émigrés et déplacés, apparaissent comme autant d'histoires individuelles illustrant les changements progressifs des structures profondes de la société, du commerce, des religions et des croyances. Se réclamant à la fois de la « longue durée » de Fernand Braudel et de la « micro-histoire » de Carlo Ginzburg, voire de l'« histoire connectée » de Sanjay Subrahmanyam ¹⁶, l'approche de Paolo Carile

14. Roland Barthes, « Vingt mots-clés pour Roland Barthes » [1975], *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. 327, et Marielle Macé, « “Romanesque” et essai littéraire (le cas des écrits de Roland Barthes) », *L'Information littéraire*, tome LI, 4, octobre-décembre 1999, p. 42-51.

15. Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* [1955], Paris, Plon, 1984, p. 89-90.

16. Pour l'historien indien, il est préférable « d'étudier les échanges entre les pays, les interactions entre

se fonde sur une exigence pluridisciplinaire qui fait la part belle à l'observation anthropologique.

Comme cela a été remarqué à propos de Léry ou de Beaulieu¹⁷, on trouve souvent chez ces voyageurs des XVII^e et XVIII^e siècles une objectivité et une volonté de décrire les attitudes et les habitudes de l'autre, en se gardant des clichés, sans arrière-pensée ni sentiment de supériorité scientifique, technologique ou morale, sans le regard condescendant qui produit l'exotisme. Ils se contentent d'observer et d'enregistrer, afin de faire connaître, sans les juger, les coutumes, aussi étranges qu'elles leur paraissent, des pêcheurs des Îles Lofoten (Querini), des Tupinambas (Léry), des Indiens (Sassetti), des habitants de Sumatra (Beaulieu), des Hurons et des Algonquins de la Nouvelle-France américaine (Champlain, Lescarbot). Ainsi ces anthropologues avant la lettre apportent-ils des témoignages précieux pour le divertissement et l'instruction du lecteur.

L'humanité à laquelle se ramènent des histoires individuelles si diverses peut être qualifiée non seulement d'*Homo viator* – « Être, c'est être en route », comme l'écrivait le philosophe Gabriel Marcel dans une autre perspective¹⁸ –, mais aussi d'*Homo œconomicus* (Stuart Mill), *Homo ludens* (Huizinga), *Homo faber* (Bergson, Arendt), *Homo religiosus* (Éliade), *Homo loquens*, homme de paroles (Hagège), *Homo scribens* (Gusdorf), homme d'écritures : l'homme apparaît en tant qu'être économique, joueur, ouvrier ou artisan, religieux, voyageur, écrivain. Des nombreuses variations philosophiques autour de l'*Homo sapiens*, Paolo Carile retient surtout *Homo viator* et *Homo faber*, et propose une sorte d'anthropologie de l'*Homo scribens*, l'écriture n'étant qu'un des outils, une des technologies de mémorisation et de publication élaborés par l'*homo faber*¹⁹.

Homo religiosus, homme de croyances : ce n'est pas un hasard si la période principale, au cœur du livre de Paolo Carile – la fin du XVI^e et le XVII^e siècle européen –, correspond à la fois au moment d'une vogue des récits de voyages, dans les salons²⁰, et « d'une littérature 'spirituelle' qui ne se confond pas avec le discours philosophique ni avec le discours théologique, ni avec celui des institutions religieuses, mais qui entretient un rapport particulier avec le modèle de la conversation et avec la circulation manuscrite, qui s'ouvre aussi

les régions ; [...] en multipliant les sources, en suivant la trajectoire de diplomates, de voyageurs, de marchands, on comprend comment des cultures se regardent dans le miroir de l'autre, se construisent mutuellement », *L'Obs*, 28 mai 2018, « Les malentendus de l'histoire globale ». Propos recueillis par Rémi Noyon.

17. Augustin de Beaulieu, *Mémoires d'un voyage aux Indes Orientales, 1619-1622. Un marchand normand à Sumatra*, éd. Denys Lombard, Paris, Maisonneuve et Larose, 1996, p. 22-24.

18. Gabriel Marcel, *Homo viator. Prolégomènes à une métaphysique de l'espérance*, Paris, Aubier, 1945.

19. Voir Bernard Stiegler, « Technologies de la mémoire et de l'imagination », *Réseaux. Communication – Technologie – Société*, n° 16. Philosophie et communication, p. 68.

20. Sylvie Requemora, *op. cit.*, p. 254.

bien sur la sphère des conduites privées que sur celle de l'action publique²¹ ». À partir des personnages, des aventures et des textes qu'il rassemble, Paolo Carile contribue à documenter l'histoire de la spiritualité du point de vue des conduites privées confrontées à un double traumatisme.

Les écritures de l'ailleurs ici réunies portent en effet la trace des guerres de religion, à la fin du XVI^e siècle, et de la révocation de l'édit de Nantes, à la fin du XVII^e, deux événements historiques majeurs qui dessinent des lignes de partage et conforment des visions et des écritures différentes. Alors que l'écriture protestante – particulièrement à l'œuvre dans les récits de voyage –, semble à la fois progressiste, tolérante, ouverte à l'autre, à l'étranger, aux minorités, à la pensée critique et au rationalisme, et en cela anticipatrice des Lumières, l'écriture catholique, en contrepoint, apparaît tributaire de la scolastique médiévale ou des Anciens – l'opposition entre Thevet et Léry est à cet égard significative –, profondément réactionnaire, souvent au service d'une administration intransigeante dotée d'instruments de rétorsion comme l'Inquisition et l'Index, favorisant la persécution et la superstition.

Paolo Carile analyse le rapport privilégié que les protestants ont toujours entretenu, pour des raisons historiques et culturelles, « non seulement avec l'Écriture Sainte, mais aussi avec l'écriture tout court », qu'il relie à l'exercice de la rationalité : « l'écriture protestante, fondée surtout sur l'autorité de la Bible, se moule, dans plusieurs cas, dans des structures rationnelles de la pensée ». Si l'écriture protestante, comme on le voit dans la « Réhabilitation des Cafres », à propos de Laujardière, s'avère capable de donner la parole aux Barbares, elle reste souvent, comme le montre Paolo Carile à propos du projet de Duquesne, investie de l'intérieur par l'écriture sainte.

Une curieuse digression de Jean de Léry, au milieu de son récit brésilien, fait l'éloge de l'écriture, « qu'elle soit sainte ou profane », précise-t-il d'emblée. Cette « merveille » qui suscite l'admiration des Tupinambas, permet d'échanger à distance « sans se voir ni parler l'un à l'autre » et « sans bouger d'un lieu » ; et même, elle donne accès au *logos* : alors qu'à l'époque, on considère que le barbare est celui qui ne sait pas écrire²² et ne sait même pas parler, qui est dépourvu de *logos*, tout se passe comme si l'écriture lui donnait la parole lorsque, dans ce chapitre surprenant, Léry, symboliquement, remet au Tupinamba le papier sur lequel il a noté quelques mots dans sa langue :

21. Pierre-Antoine Fabre, « Pratiques spirituelles, régimes discursifs et rapports sociaux à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Annuaire 2004-2005*, Paris, EHESS, 2006, p. 334.

22. « Les Barbares sont ennemis des Lettres, ils ne les cultivent point » (Antoine Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, La Haye, A. et R. Leers, 1690, s. v. « Lettres »).

Quand du commencement que je fus en leur pays pour apprendre leur langage, j'escrivois quelques sentences leur lisant puis apres devant, eux estimans que cela fust une sorcellerie, disoyent l'un à l'autre : « N'est-ce pas merveille que cestuy-cy qui n'eust sceu dire hier un mot en nostre langue, en vertu de ce papier qu'il tient, et qui le fait ainsi parler, soit maintenant entendu de nous ²³ ? ».

Paolo Carile s'appuie ainsi sur un cadre théorique pluridisciplinaire, qui va de l'histoire et de l'histoire des religions à l'analyse du discours, à la stylistique et à la théorie littéraire en passant par l'ethnologie et la sociologie, mais son approche n'est pas celle d'un théoricien ; il entretient un rapport décomplexé avec la théorie : les théoriciens sont présents, mais de manière discrète.

Reste la fascination de l'ailleurs, ce qu'elle apporte de divertissement mais aussi de progrès dans la connaissance, et d'édification morale. André Malraux a magnifiquement évoqué, en termes flamboyants, cette fascination et les écritures qu'elle a suscitées, *jadis*, les formes de l'ailleurs *capturées* et *enfermées* dans des livres, l'ouverture à ces *sauvages imprévus* qui ont *préparé les mouvements* de l'esprit moderne :

Que ne vous ai-je rencontrés, sauvages imprévus qui présentiez aux navigateurs des fruits en forme de cornes sur des plateaux barbares, tandis que des coupoles apparaissaient entre les palmes! O découvertes... Les hommes, capturant une à une les formes et les enfermant dans des livres ont préparé les mouvements de mon esprit. Un cortège d'êtres et de paysages s'y développe lentement, ce soir, dans le silence de la nuit sur mer et le battement des machines, si régulier qu'il semble se confondre avec lui... Calme suprême, mer polie, éclatante, où vibrent les étoiles profondes... Dans le sillage du navire disparaissent les ombres des dernières hordes, élevant d'énormes crânes d'aurochs — enseignes ou trophées ? — dont l'ombre courbe raye les plaines. Plus loin, tourbillonnent les armées de l'Asie centrale. De hautes bannières dominant tout, ornées de caractères très anciens, et noirs. *Jadis* ²⁴.

Marc Cheymol

23. Voir le chapitre 9 « Un éloge de l'écriture : Jean de Léry ».

24. André Malraux, *La Tentation de l'Occident* [1925], *Œuvres complètes*, t. I, Paris, 1989, p. 61.

Avant-propos

Le centre et l'entour

Ailleurs, c'était un mot encore plus beau que les plus beaux noms.

Simone de Beauvoir¹

Jusqu'à la Renaissance, la tradition aristotélicienne a légué, on le sait, une image géocentrique de l'univers terrestre et céleste, articulée en une série de cercles concentriques entourant la terre, centre immobile d'un monde clos conçu comme parfait. Parallèlement, la notion de barbarie héritée elle aussi de l'Antiquité grecque a permis de penser une centralité spatiale et culturelle européenne par exclusions successives des non hellènes, non latins et non chrétiens. Mais à partir du XVI^e siècle ces modélisations anciennes se fissurent sous le double effet des grandes découvertes et de l'évolution du savoir cosmologique. Les premières élargissent l'horizon spatial et humain en même temps qu'elles contribuent à déplacer les enjeux, les échanges et les connaissances de la Méditerranée vers l'Atlantique et du sud européen vers le nord. La seconde, avec Copernic et ses successeurs, dilate l'univers cosmique vers l'infini, faisant peu à peu perdre sa centralité à la terre.

Soumise à cette double reconfiguration spatiale et culturelle, l'image du monde se renouvelle ainsi profondément en un siècle en quête d'autres centralités et équilibres, comme en témoigne Giordano Bruno lorsqu'il écrit :

Aussi la terre, pas plus qu'aucun autre monde, n'est-elle au centre de l'Univers [...] et ceci est vrai pour tous les autres corps. De points de vue différents ils peuvent tous être regardés comme centres, ou comme points de la circonférence, comme pôles ou comme zéniths et ainsi de suite. Ainsi donc, la terre n'est pas le centre de l'Univers, elle n'est centrale que par rapport à notre propre espace environnant².

1. Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*, Paris, Gallimard, 1954, p. 11.

2. Giordano Bruno, *De l'infini, universo e mondi*, Londres, 1584.

En 1584, cette représentation d'un monde étranger à toute idée de centralité ne fut pas tolérée par l'Église catholique, et on sait ce qu'il en coûta au frère dominicain. Néanmoins, malgré cette opposition de l'institution religieuse, la géographie des cartes comme celle du savoir continua à se redessiner lentement. Les textes analysés dans cet ouvrage sont précisément à l'image de ce monde décentré où l'exploration de nouveaux territoires va de pair avec l'expérience de l'altérité humaine. Toutefois, si la nouveauté en matière d'espaces et de paysages suscite la plupart du temps l'admiration des Européens, la différence humaine provoque inquiétude, refus et violence. Et lorsque d'autres voix, comme celles de Ronsard et de Montaigne, se font entendre, elles restent bien isolées en une époque peu préparée à admettre que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage », c'est-à-dire à accueillir les principes de tolérance et de relativité culturelle qui ne s'affirmeront – mais avec peine – que quelques siècles plus tard.

Ainsi déployée à partir d'un double régime, selon qu'elle prend en compte l'inconnu spatial ou humain, l'écriture des textes pris en considération apprivoise parfois l'ailleurs à partir d'un imaginaire modelé par des réminiscences textuelles ou iconographiques, comme celle du Paradis terrestre, de l'île – territoire à la riche tradition mythique – et celle du continent austral, objet de la quête de l'Espagnol Álvaro de Mendaña et du Portugais Pedro Fernandez de Quirós, deux explorateurs courageux nourris par une éthique franciscaine, qui vers la fin du XVI^e siècle sillonnèrent l'océan Pacifique, découvrirent et colonisèrent de nombreuses îles.

Dans d'autres cas, l'ailleurs et le lointain s'entrecroisent avec un *ici* européen fait d'intérêts âprement disputés et d'échanges commerciaux, à l'instar de ceux que nouent à la même époque les marchands florentins Filippo Sasseti et Francesco Carletti, le premier à l'occasion d'un long séjour en Inde (1583-1588) et le second lors d'un périple autour du monde (1594-1606).

Mais le monde du négoce et les traversées d'espaces qu'il suppose impliquent aussi de nombreux périls, comme en témoigne le récit de Pietro Querini, entrepreneur vénitien qui fait naufrage en 1432 près des îles Lofoten.

Toutefois, loin de se limiter à transcrire une altérité spatiale ou humaine, l'écriture réactualise aussi des modèles qui peuvent varier selon la familiarité du narrateur avec le monde de l'écrit et selon le genre dans lequel s'inscrit le récit. Ainsi, ce « bréviaire de l'ethnologue » qu'est le texte de Jean de Léry, dont s'est inspiré l'avocat voyageur Marc Lescarbot, est traversé par une tension entre l'expérience vécue et les réminiscences du texte biblique, entre une fascination face à l'humanité nouvelle qu'il côtoie lors de son séjour au Brésil et un rejet de celle-ci inspiré par un calvinisme culpabilisant pour

tous ceux qui n'ont pas répondu ou n'ont pas pu répondre à l'appel de Dieu car ils ne faisaient pas partie des élus.

Une autre centralité se délite en Europe au XVI^e siècle : celle de la chrétienté, car au Moyen Âge chrétien succède une Renaissance disloquée par les querelles et disputes religieuses qui aboutissent à la Réforme puis à la Contre-Réforme. Dans la seconde partie de cet ouvrage, l'écriture de l'ailleurs est à l'image de cette période de troubles et de déchirures historiques. L'ailleurs peut alors être celui de l'exclusion, comme dans le récit de Jean Marteilhe qui laisse le témoignage de sa dure existence de galérien et de sa foi inébranlable. Dans d'autres cas, les territoires lointains nouvellement découverts deviennent le refuge, voire le mirage de protestants contraints de quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Les îles de l'océan Indien, en particulier, constituent l'espace réel ou utopique de cette quête huguenote d'une nouvelle vie, loin de l'intolérance et des divisions européennes : la Réunion, pour Henri Duquesne, l'île déserte de Rodrigues pour François Leguat et ses compagnons. Chez Guillaume de Lajardière, l'expérience de l'espace indianocéanique est celle de la rencontre, forcée, suite à une aventure maritime, avec une ethnie africaine réputée barbare, mais sur laquelle le jeune protestant en fuite porte un regard dénué de préjugés et parfois même bienveillant. Moins aventureux, le *Grand Tour* du calviniste Maximilien Misson n'en renouvelle pas moins, par son ironie corrosive, le regard sur la péninsule catholique et le canon de ce genre discursif qu'est le voyage d'Italie.

« L'espace a une histoire, et il n'est pas possible – souligne Michel Foucault – de méconnaître cet entrecroisement fatal du temps avec l'espace ³ ». Solidaire de « cet entrecroisement fatal », l'écriture de l'ailleurs rend compte des espaces nouvellement découverts tout autant qu'elle révèle une histoire à la fois habitée par des certitudes et des polarités anciennes, et projetée vers de nouveaux horizons de la pensée. Histoire aussi d'un décentrement spatial, religieux et culturel qui sera l'occasion d'un premier questionnement critique sur la civilisation occidentale, mais aussi d'oscillations plus inquiètes dans la représentation du « sauvage » et du « barbare », favorisant le développement de l'esclavage et, plus tard, la naissance du colonialisme.

L'histoire déroulée dans les seize chapitres de cet ouvrage est aussi celle d'auteurs français, italiens, espagnols, portugais qui prennent la plume et font donc partie de la minorité capable de le faire mais sans aspirer à une

3. Michel Foucault, « Des espaces autres », dans *Dits et écrits : 1954-1988*, t. IV (1980-1988), Paris, Gallimard, 1994, p. 753.

consécration dans le monde des Lettres. Ce sont des personnages singuliers qui, par leurs écrits, ont contribué à l'élaboration de nouveaux modèles culturels et d'écriture. Témoins d'une Europe en mouvement mais encore habitée par des aspirations ou des certitudes anciennes, ces hommes découvrent l'ailleurs et l'altérité, parfois malgré eux. S'ils écrivent, c'est parce qu'ils perçoivent cette expérience comme exceptionnelle et à ce titre digne d'écriture. Dans bien des cas, ce caractère exceptionnel est en relation avec le franchissement d'espaces lointains, porteur d'aventures en même temps que de nouvelles connaissances. Mais écrire ne permet pas seulement de satisfaire au canon classique de *l'utile dulci* ; pour celui qui signe l'ouvrage, c'est aussi l'occasion de se faire connaître en tant qu'auteur, même si ce n'est qu'à la marge de la République des Lettres. En revanche, dans d'autres cas, comme chez le galérien Jean Marteilhe, écrire c'est témoigner et occuper le seul espace dont on dispose pour affirmer des convictions plus fortes que les souffrances endurées.

Dans leur diversité spatiale et temporelle, dans leur singularité, tous ces témoignages écrits pour conserver la mémoire d'expériences exceptionnelles, et pour informer un public de plus en plus vaste, en train de se former, sont reliés par le fil symbolique de l'ailleurs, révélateur tout à la fois de tensions et de contradictions, de peurs et de rêves, d'un élargissement du monde et d'un questionnement qui ouvrent la voie à la modernité et orientent le canon littéraire européen vers des formes et des objets nouveaux.